

PROSPECTIVE STRATEGIQUE
N° 25 décembre 2005 – Sécurité intérieure

Rubrique HORIZON

Remzi - Peintre interculturel

Martine LE BEC - Ève FÉGYVÈRES - Viviane CARNAUT-RASA

Le philosophe Henri Van Lier écrivait en 1989 : « *On pourrait les appeler les Interculturels. Certains viennent de Chine, d'autres des Andes. Un bon nombre aussi du domaine arabo-islamique. Ils ont en commun d'avoir gardé leur vision d'origine, même s'ils la fécondent d'éléments grammaticaux et de thèmes empruntés à la contemporanéité internationale. Somme toute, là où les Postmodernes jouent diachroniquement avec les époques, les interculturels jouent synchroniquement avec les cultures... Remzi est exemplaire à cet égard.* »

Né dans une région où n'existaient ni la peinture ni les peintres, je suis un autodidacte. On peut dire que je suis peintre de naissance.

Remzi est né en 1928 à Kirikhan, sur la frontière syro-turque. Son père, issu d'une grande famille d'Anatolie est diplomate. Lorsqu'il apprend que sa jeune épouse est enceinte, il la répudie. La jeune femme abandonne son enfant à un couple de paysans très pauvres qui habitent un village isolé. Livré à lui-même, l'enfant n'a pour seuls compagnons de jeu que les objets de la vie quotidienne avec lesquels s'établit une relation au-delà du réel, animant fortement ses émotions et son imagination.

À l'école, il repère les images de ses livres de classe et le besoin d'inscrire instinctivement son ressenti sur ce qui l'entoure s'impose peu à peu comme une évidence. Comme il n'a pas d'argent, Remzi se débrouille avec les matériaux naturels. Confronté à la technique du dessin, il s'acharne.

Curieusement, c'est un garagiste, par ailleurs peintre en lettres, qui le fascine. Il lui parle des couleurs en tube dont il a entendu parler. « *Inabordables !* », lui dit l'homme qui lui montre comment obtenir de vraies couleurs en mélangeant des pigments à de l'huile de lin et à de l'essence de voiture. Soixante-cinq ans plus tard, les couleurs sont intactes !

À l'adolescence, Remzi se rend à Antioche, chef-lieu de la région pour entamer ses études secondaires. Il rencontre pour la première fois un professeur de dessin. La déception est grande de part et d'autre : le professeur est interloqué par le niveau de celui qu'il espérait comme élève et Remzi, qui n'a rien appris continuera, à travailler seul.

À 19 ans, il se sent prêt à montrer son travail. Grâce au Préfet, qui a reconnu son talent et passe outre l'hostilité paternelle, une exposition personnelle est organisée à Kirikhan, puis à Antioche et à Alexandrette.

Après ce premier succès, Remzi, déterminé, entre à l'École des Beaux-Arts d'Istanbul, alors dirigée par Léopold Lévy, peintre français qui jouit à l'époque d'une forte notoriété.

À Istanbul, Remzi s'impatiente, il est déçu par un enseignement qui ne lui apprend pas grand chose. C'est de Paris dont il rêve.

Montparnasse, ce fut pour moi une seconde naissance.

En 1953, Remzi débarque à Paris. Une chambre sous les toits, en haut de la rue de Rennes. Tous les jours il croise Giacometti, Krémégne, Zadkine, Bitran, Manékatz, Yves Klein, César...au Dôme, à la Coupole, au Sélect.

La vie à Montparnasse est une seconde naissance : vingt années de silence, de questions sans réponses et cet enivrement de culture absorbée avec passion l'engage à se confronter à d'autres peintres, à d'autres techniques, à d'autres visions.

C'est à ce moment qu'a lieu la vraie rencontre avec Léopold Lévy qui en le présentant à Max Ernst précisera « *N'oublie pas ce nom !* ». Remzi trouvera chez Léopold Lévy les réponses à ses interrogations et son élan : il s'avérera à la hauteur d'un dialogue avec le peintre, l'homme, le critique de trente années son aîné. Puis subrepticement, le lien qui amènera Remzi à l'accompagner jusqu'à son lit de mort.

Le discours dominant est à la modernité, au détachement, à la nouveauté. Remzi est forcément à l'écoute. Il s'interroge, échange, essaye, mais à chaque fois qu'une question reste sans réponse, il insiste jusqu'à réaliser que « ça » ne répond pas : comprendre est une chose, le vivre en est une autre.

Remzi n'a de cesse que de peaufiner son dessin. Il peint l'errance des nuits et l'ennui des bistros, celui des femmes surtout. Des femmes livrées à la solitude et qui trompent leur désespoir dans les cafés parisiens. Ce n'est pas la beauté de la femme qui l'inspire mais ce sentiment de solitude, cette souffrance. Peut-être Remzi, l'enfant esseulé, a-t-il senti avant tout le monde le mal de nos sociétés ?

« On était au cœur du débat qui a toujours cours aujourd'hui et reste vain : post-avant-garde, avant-garde, figuratif, contemporain..., le faux débat qui consiste à imposer à l'artiste le sens du sens ! Le style n'est pas le résultat d'un parti pris disait Matisse. Pour ma part, j'avais choisi. Ma voie, singulière exclut tout parti pris esthétique, mais c'est la mienne. »

« Je me suis donc remis à peindre des personnages, des natures mortes, des fleurs ainsi que des meubles, les compagnons de mon enfance. Une douloureuse solitude m'envahissait et je retrouvais les âmes avec lesquelles j'avais toujours correspondu. L'émotion était intacte, pure et extrême. »

Je suis devant la toile comme un spectateur.

« Je suis un peintre d'états d'âme . Je m'inspire de ce que je vois. Je peins au contact de ce qui m'entoure, paysages, objets ou personnes pour lesquels j'ai une attirance particulière. Mais le visible n'est que le prétexte pour atteindre l'invisible. Devant mon sujet, je commence par dessiner ce que je vois, sans idées préconçues, sans souci de représentation non plus, et il se passe quelque chose à l'intérieur de moi qui m'arrache au réel. C'est cet état second, qui me donne accès à l'invisible, que je recherche et qui m'intéresse. »

Devant les toiles de Remzi, les références deviennent effectivement tout autres. Les montagnes ne s'échelonnent plus mais se chevauchent. Les divans se soustraient à l'attraction du sol. Des jambes s'allongent comme prêtes à s'échapper. Des nus s'offrent avec une immense pudeur. Le temps et l'espace sont emportés, bien loin, dans une nonchalance qui rappelle quelque part entre l'Euphrate et le Tigre. Là où tout peut être bouleversé, mais où tout reste immuable.